

Hongre), et la machine trouvera en chemin une brebis perdue : une brebis bête, qui court tout droit devant elle, sans se détourner ! — la machine atteindra la brebis, la jettera bas, on la ramassera, on la jettera dans le caisson, — on partagera, à Riazan, fraternellement on partagera le larcin et on le mangera, avec plaisir. Mérinov, au jour de fête, s'est rendu chez lui, moujik entendu dans son ménage. Sa femme l'a mené bien vite à l'étable.

— Eh bien, les affaires ? ?

— Quasiment à ct'heure, des ch'napans ont volé une « berbis ».

— ?...

(On pourrait écrire une histoire, comme quoi le camarade Mérinov réclama au camarade Pouguine l'autre moitié de la brebis, — qui était toute à lui !)

— Tra-trak-trak-tra ! — allure d'automobile.

Troisième Internationale, les fils de cuivre claironnent la troisième sur le « trakt », — du côté de Riazan. Troisième Internationale, — dans les Exécutifs, — ce n'est pas ça qui fera peur aux gars. C'était l'an mil neuf cent vingt et unième.

Un chariot à deux roues s'appelle « un désastre » (béda).

Et l'on marche par nos grandes voies en chantant des chansons douces comme nos voies ; pour certains, ces chansons sont de l'angoisse ; nous en vivons, nous en avons vécu, de ces chansons, à travers ces chansons, par ces chansons. La grand'route qui vient de la région de la Volga : — ce sont landes et halliers : — du ciel, des forêts, des bocages, des champs, de la chaleur et de la poussière : la poussière fait comme « ch..., ch... » ; la chaleur fait comme « j..., j... ». Là-bas, dans la terre aux grands blés, de Samara, de Saratov, au printemps de cette année on a dû retourner à nouveau la terre d'automne, et le grain de printemps a brûlé si bien que la racine s'est cuite en terre. Ce n'est pas un malheur qu'il y ait de l'arroche dans le seigle, — c'est demi-malheur qu'il n'y ait ni seigle ni arroche, — mais c'est calamité qu'il n'y ait pas de coronille. Juillet a manifesté notre disgrâce de pays slave, la disgrâce des convois venus des isbas : la coronille, en cette année, vers juillet, coûtait cinquante mille roubles le poud, l'écorce d'arbre quarante mille, et la Volga se dessécha si bien qu'on la passait à gué, à Saratov, devant l'île Verte. — Les convois de chariots venus des isbas par les grand'routes, — ce sont choses de chez nous, de notre disgrâce : juillet a manifesté notre détresse. Le soleil, en cette année, se leva dans une fumée et se couchait dans la fumée, la canicule faisait « j..., j... », — les paysans, en démençe, menaçaient le Seigneur Dieu de leurs icones et le priaient, humiliés. Et les convois des isbas cheminèrent par les grands chemins : le chariot « malheur », ses deux roues dans la poussière ; sous le chariot un grand panier ; par derrière, dans une corbeille, une oie ; aux brancards une couple de rosses ; dans le panier des hardes et des marmots ; — tziganes russes, — ils allaient, les yeux vers l'horizon, fuyant la faim, car là-bas, le long de la Volga, dans les régions de Samara, de Saratov, d'Astrakhan, c'était la famine. Ils allaient, par les voies de chez nous, avec des chants comme les voies de chez nous. Dans le pays de la Rivière Noire, les forêts brûlaient, les villages s'effondraient au diable, comme Kitej. — Ils allaient pour aller, les yeux sur l'horizon. Les convois de « malheurs » roulèrent et arrivèrent, vers juillet, aux terres d'Outre-Paradis, — chez le Christ, par-delà son paradis : par la grand'route d'Astrakhan, par les landes et les halliers. Car, en Astrakhan, le choléra jetait au Seigneur deux mille vies humaines dans le temps où le soleil fait son chemin de l'est à l'ouest. De la poussière, comme « ch..., ch... » sur landes et halliers.

— Tra-trak-trak-tra ! allure de « fouroufouz ».

Troisième Internationale, les fils de cuivre claironnent la troisième sur le « trakt », — du côté de Riazan. Des terres de Riazan. Ceux d'Outre-Paradis — rassasiés — avaient bouloité, l'hiver, des patates.

Le vieux camion — « fouroufouz » — brûlait le « trakt » comme un cochon hystérique à taille d'hippopotame, la queue frottée de térébenthine, — contournant, dépassant, bousculant les tziganes russes, — vers les commissariats, vers les bureaux. Les moujiks étaient joyeux quand l'auto s'arrêtait en panne sur les ponts : le commissaire « Goubkom » écrivait une note pour l'Exécutif « Goubispolkom » et le pont renaissait en vingt-quatre heures, sans quoi il eût pourri pendant des années. — Et le « Goubkom », le commissaire, se reposant sur l'herbette dans le fossé, — en veste de velours, — aperçut pour la première fois, de tous près, les tziganes russes et les cholériques, sur des hardes, dans le chariot qu'on appelle « désastre ». — Quant aux chauffeurs, ils vendaient leur pétrole à moteur.

— Alors, d'où vient-on comme ça ?

— Du gouvernement de Samara, La faim là-bas, l'insuffisance. Un canasson, pour exemple, ça se vend deux pouds de grain. N'y a pas d'herbe.

— C'est ça, c'est ça... Et où va-t-on ?

— Comme ça, comme ça...